

MAURICE DEKOBRA

LA MADONE
DES SLEEPINGS

Roman

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
d'aucune manière que ce soit sans la permission de l'Éditeur,
à l'exception d'extraits à destination d'articles
ou de comptes rendus.

La Madone des Sleepings est paru pour la première fois
en 1925 à la librairie Baudinière.

ISBN:
2-84304-379-4
978-2-84304-379-6

N° d'édition: 379
Dépôt légal: octobre 2006
Copyright © Zulma, 2006
Diffusion: Seuil — Distribution: Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Lady Diana Wynham avait allongé sur un cube de velours havane ses jolies jambes, moulées dans les fuseaux arachnéens de deux 44 fin. Son buste était caché derrière le paravent blanc du *Times* éployé entre ses bras nus. Ses petits pieds s'agitaient dans leurs souliers de brocart cerise et argent et menaçaient l'équilibre d'une tasse en pur Wedgwood, tangente à sa cheville nerveuse.

— Gérard ! s'écria-t-elle. Je veux consulter le *professor* Traurig.

Je venais d'écraser un morceau de sucre avec le dos de la petite cuiller d'or aux armes des ducs d'Inverness. Attentif à satisfaire les désirs de Lady Diana, j'éloignai de mes lèvres son mauvais café – le café trop noir et trop amer qu'on déguste à Londres dans des tasses moins grandes que des œufs de pluvier – et je répondis :

— Rien n'est plus facile... Je vais téléphoner au Ritz.

— Je vous en prie, Gérard.

Le téléphone, dans le boudoir, était caché sous un écrin vertical, aux portes ogivales, enluminées comme un missel. J'auscultai le récepteur qui m'envoya le râle du standard. On me donna la communication.

— Allô ! le professeur docteur Siegfried Traurig?...

ascendant. L'hilarité de cette belle Écossaise est d'ailleurs un de ses charmes les plus prenants. Tandis qu'on voudrait posséder certaines femmes au milieu d'une crise de larmes, parce que leurs pleurs sont un aphrodisiaque, j'imagine qu'un dilettante décuplerait le voltage de ses voluptés, s'il savait faire rire Lady Diana à point nommé. Je dis que je l'imagine parce que je n'ai jamais goûté à ce paradis artificiel. Je suis le secrétaire de cette grande dame depuis cinq mois. Je vis dans son intimité. Mais je n'ai jamais franchi le seuil de son alcôve. J'ai lu parfois à son chevet des pages de Chateaubriand, des vers obscènes de Lord Byron et les proses épicées de feu monsieur Jean Lorrain, mais je n'ai point illustré mes lectures de démonstrations concomitantes, ni cherché, sous le lin armorié de ses draps, l'épilogue des chapitres commencés.



À quatre heures précises, après cinq minutes d'attente dans un salon du Ritz, nous fûmes introduits auprès d'un vieillard vêtu de noir qui se présenta en claquant les talons et en inclinant la tête à 45 degrés :

— Docteur Funkelwitz, madame... fit-il avec un fort accent allemand. Je suis le premier assistant du maître qui a pu vous réserver une heure et va vous recevoir dans un instant.

— Merci monsieur, dit Lady Diana... D'ailleurs, si j'en crois la rumeur publique, le professeur Traurig est fort occupé depuis qu'il est à Londres.

— C'est exact, Milady... Deux princesses de la famille royale viennent de sortir de son cabinet. Ce soir, le maître recevra monsieur Lloyd George. Demain matin nous aurons Mary Tempest, le vice-roi des Indes et monsieur Charlie Chaplin.

Le docteur Funkelwitz énumérait fièrement ces noms célèbres. Ses propos furent interrompus par une sonnerie. Il disparut. Je me tournai vers Lady Diana et murmurai :

— On se croirait chez Barnum.

— Gérard ! Vous êtes cruel !... Vous ne respectez pas les réputations les plus assises.

— Surtout quand elles sont assises sur une chaise percée.

Le vieillard vêtu de noir reparut et nous fit signe de le suivre. Nous pénétrâmes dans un salon bouton d'or au milieu duquel le fameux professeur se dressait, immobile, derrière une table chargée de papiers et de livres.

Je n'avais jamais vu de portraits de Siegfried Traurig. Je lui avais attribué, dans mon esprit, la silhouette médiévale d'un nécromancien. Il nous aurait reçus drapé dans une robe de soie constellée d'étoiles et marquée aux équations de la kabbale que je n'en eusse pas été surpris. Mais l'imagination est le lièvre qui détale devant le lévrier de l'intelligence. Et je fus un peu déçu de ne point voir un Siegfried Traurig flanqué de chats hiératiques devant un trépied rempli d'orties, de sperme coagulé et de sang de batraciens...

Cet ancien *Privat-Dozent* de l'université d'Iéna est pourtant un personnage dont la radioactivité s'impose.

Ses cheveux sont gris, hérissés en tête de loup sur un front dégagé et sillonné de rides. Son regard est inoubliable sous la broussaille épaisse des sourcils obliques. Un Méphistophélès en somme, habillé par un tailleur de Sackville Street. Il est grand, maigre comme un ascète et rasé. Ses lèvres sont fines sous un nez en bec d'oiseau de proie. Il s'exprime aussi bien en français et en anglais qu'en allemand.

Après les politesses d'usage, il nous introduisit dans son cabinet de travail, un salon du palace qui m'eût semblé banal si un singulier appareil électrique n'avait attiré mon attention.

La consultation allait commencer. Le professeur Traurig me regarda. Je compris son désir et je me disposais à me retirer, quand Lady Diana m'arrêta du geste :

— Non... non... je désire que le prince reste... Je n'ai rien de caché pour lui.

Le savant psychiatre s'inclina, offrit un fauteuil à sa jolie patiente et attendit qu'elle voulût bien lui exposer son cas.

— Docteur, commença Lady Diana, bien que je sois trop profane pour apprécier vos célèbres travaux, j'ai été séduite par vos théories étranges, notamment sur la volonté, la sexualité et les dégénérescences. Ce n'est donc pas une malade proprement dite que vous avez devant vous, mais une femme bien portante qui désire, grâce à vous, élucider un point troublant. Il s'agit d'un rêve extraordinaire, un rêve qui me hante et m'inquiète.

— Fort bien, Lady Wynham. Mais avant de vous

laisser continuer, permettez-moi de vous demander si les détails que je possède relativement à votre personnalité sont bien exacts.

Le professeur ouvrit un tiroir, prit une feuille et la déplia. Comme Lady Diana semblait intriguée, il expliqua :

— Je ne donne jamais de consultation avant d'avoir eu communication d'une note concernant mon patient et rédigée par un de mes secrétaires... Voici, madame, ce que la vôtre contient ; vous rectifierez, s'il y a lieu. « Lady Diana-Mary-Dorothea Wynham, née à Glensloy Castle (Écosse), le 24 avril 1897, fille unique du duc d'Inverness. Éducation sportive au collège de Salisbury. Mariée en 1916 avec Ralph-Edward-Timothy, Lord Wynham, G.C.B., K.C.M.C., K.C.V.O., ancien ambassadeur de S. M. britannique en Russie. Mariage de raison. Fidélité de courte durée de la part de Lady Wynham. »

Ici, le professeur s'interrompit et déclara, avec une courtoisie glaciale :

— Vous voudrez bien rectifier, n'est-ce pas, madame ?

Mais Lady Diana ne protesta pas :

— C'est tout à fait exact, confirma-t-elle, en tirant une cigarette ambrée de son étui de platine chiffré de diamants.

— Alors, je continue, reprit le professeur, baissant la tête. « Les amants successifs de Lady Wynham, par ordre chronologique, furent Lord Howard de Wallpen, le duc de Massignac, secrétaire d'ambassade, George Wobbly, le chanteur burlesque, monsieur Somerset Wiffle, M.P. et Leo Tito, le danseur des Ambassadeurs... »

Lady Diana venait de lancer son allumette éteinte dans la cheminée. Elle corrigea simplement :

— Pardon, docteur, Leo Tito et George Wobbly furent ensemble mes amants.

Le professeur Traurig s'inclina et dit :

— On aurait dû mettre une accolade.

Puis il lut plus avant :

« ... Et quelques passades éphémères et anonymes dont on ne peut préciser l'identité. »

Lady Diana acquiesça derechef :

— Moi non plus, d'ailleurs... Est-ce tout, docteur ?

— Non, madame... Il y a encore quelques lignes d'ordre psychique. Les voici :

« Lady Wynham n'est pas intoxiquée, bien qu'elle ait tâté de la morphine et de l'opium, mais une chercheuse de sensations à activité intermittente, le saphisme excepté. Aucune tendance au mysticisme religieux. Ambition démesurée. »

Le professeur avait plié son papier. Lady Diana parla :

— Ces détails sont vrais, docteur. Vous avez là une idée assez précise de moi. Je ne suis ni une demi-folle, ni une nymphomane. Je vis ma vie comme une affranchie qui a secoué dès sa puberté les chaînes de l'hypocrisie chère à ses compatriotes.

Le professeur s'était levé. Les mains croisées derrière le dos, il marcha de long en large devant la cheminée. Son interrogatoire commença. Ce fut un questionnaire précis, parsemé de mots crus et de détails intimes qu'il énonça gravement, sans arrière-pensée frivole, ni sous-entendus libertins. Il traitait la sexualité en homme de

science, asservi aux rigueurs des méthodes germaniques.

— Lady Wynham, à quel âge avez-vous été déflorée ?

— À dix-neuf ans, par mon mari.

— Avez-vous eu une sexualité infantile très développée ?

— À partir de treize ans, oui... J'étais curieuse... Je lisais des...

— Non... Je parle de votre enfance... Par exemple, vers l'âge de cinq ou six ans, éprouviez-vous déjà une sorte de jouissance embryonnaire lorsqu'un homme vous faisait sauter sur ses genoux ?

— Pas du tout.

— Bien... Avant de vous donner à votre légitime époux, vous aviez sans doute offert le stradivarius de votre sensibilité à l'archet de vos courtisans ?

— Certainement... Des flirts assez poussés... Sans pourtant consommer l'acte final.

— Avez-vous des zones érogènes hypersensibles ?

— J'ai celles qui sont communes à toutes les femmes, docteur...

— Pas de réaction délectable, par exemple, quand on vous mord ?

— Si. J'adore cela, docteur... Mais ce n'est pour moi... comment dire?... qu'un petit four grignoté en passant devant le buffet de la Volupté...

— À quel âge vous êtes-vous livrée pour la première fois aux plaisirs solitaires ?

— Environ douze ans.

Le professeur Traurig scrutait Lady Wynham de ses yeux gris d'acier. J'étais à la fois amusé et un peu gêné

par cette étonnante confession, dont Lady Diana ne semblait éprouver aucun embarras. Adossée dans le fauteuil, les jambes croisées sous le pelage merveilleux de son manteau de zibeline, elle parlait sans fausse honte, comme s'il se fût agi d'un marivaudage de salon.

Le psychiatre reprit :

— À partir de ce jour-là, y eut-il chez vous ce que j'appelle de la symbiose onanigène ?

— Comment, docteur ?

— La symbiose, madame, précisa le maître, en s'arrêtant devant la cheminée, est l'état d'équilibre de deux colloïdes adverses qui s'habituent l'un à l'autre. Toute maladie chronique est une espèce de symbiose... Je vous citerai un exemple qui vous permettra de mieux comprendre. Il y a des orchidées qui se développent sous l'action de champignons endophytes. On dit alors qu'il y a symbiose entre les deux végétaux.

— Dois-je en conclure, docteur, que vous comparez ma corolle à cette orchidée et mon index à ce champignon ?

— À peu près... La symbiose en question se traduit chez la femme par une propension aux satisfactions solitaires. Elle joue un rôle très important dans l'évolution de son caractère, de ses goûts et de ses volontés.

— En ce qui me concerne, je vous avouerai que je symbiosais... faute de mieux. En tout cas, je puis dire que j'ai toujours préféré la collaboration d'un tiers aux joies décevantes du narcissisme et que le rêve que j'ai fait la nuit dernière...

Mais le professeur interrompit sa patiente d'un geste autoritaire :

— Tout à l'heure, madame... Je commence à voir un peu plus clair dans votre psyché... Il faudrait maintenant qu'avant de me narrer ce rêve, vous me permisiez de prendre l'analyse spectrale de vos réactions pendant l'orgasme.

— Comment, docteur ?

— Je m'explique, madame. Vous avez peut-être entendu parler de l'analyse spectrale des rayons lumineux, qui nous a aidés à découvrir les différents corps simples dont sont composés les astres du ciel. La position des raies sombres dans le spectre de tel rayon nous permet d'affirmer qu'il y a de l'hydrogène dans Aldébaran ou du potassium dans l'étoile Vega de la Lyre. J'ai appliqué le même procédé à l'étude des particularités d'un individu donné, cette étude me permet de tirer des déductions intéressantes sur son caractère. Mais, pour que l'analyse soit riche en résultats, il faut que l'équilibre électrique des colloïdes soit rompu et le meilleur moyen d'obtenir cette rupture, c'est d'observer le sujet pendant les courts instants de la satisfaction sexuelle.

— J'ai compris, docteur.

— Il faut donc, Lady Wynham, que vous consentiez à vous placer devant la plaque de cet appareil de radiographie perfectionné par moi, et qui me permettra de faire, par les rayons Roentgen, l'analyse spectrale de vos réactions intimes.

— Je vois... Je vois, docteur.

Et Lady Diana ajouta, en souriant :

— Je vois que vous avez l'appareil, mais que vous ne fournissez pas le frisson.

Le professeur Taurig n'admettait point que l'on badinât avec la science. Il répliqua sévèrement :

— Il vous appartient, Lady Wynham, de choisir vous-même le moyen de le déclencher.

Sur un coup de timbre du maître, l'assistant entra. Il dressa, derrière l'appareil de radiographie, une sorte de cabine portable, faite d'écrans d'étoffe noire juxtaposés, et disparut dans sa cachette improvisée. Le professeur Taurig ordonna :

— Et maintenant, Lady Wynham, il ne vous reste plus qu'à donner libre cours à votre émotion sexuelle entre cette ampoule et cette plaque de verre. Je préviendrai lorsque ce sera fini.

Le maître s'insinua à son tour derrière les écrans noirs et le silence du salon ne fut troublé que par le crépitement assourdi de l'ampoule de Crooks.

Lady Diana s'était tournée vers moi avec un sourire ironique.

— Mon cher Gérard, chuchota-t-elle, il s'agit à présent d'ouvrir le commutateur de mes émotions, comme dit le maître... Puis-je compter sur vous ?

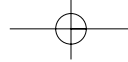
J'avoue ne m'être jamais trouvé dans un cas plus baroque. Ma position sociale est de celles qui exigent une grande circonspection. Je me suis toujours efforcé, depuis cinq mois que Lady Diana m'honore de sa confiance, de ne pas m'exposer aux médisances du monde en donnant un tour fâcheux à notre intimité.

Prince ruiné, honnête homme pourtant, il me déplairait qu'elle me signât des chèques sur le seuil de son alcôve. Je lui rends des services qu'elle ne rétribue pas. Il serait malséant qu'elle évaluât en livres sterling le taux de mes caresses. Nulle équivoque ne plane sur nous, et quoi qu'en pensent les méchants, les gestes douteux, les regards complices, les frôlements imprécis, les sous-entendus grivois ne nous font pas cortège.

— Lady Diana, murmurai-je à mon tour, en l'honneur de la science, je violerai ma règle de conduite... Voulez-vous que je baise vos lèvres devant l'ampoule magique ? Voulez-vous que je promène sur le satin de votre chair le duvet de cygne qui ceint votre cloche de feutre ? Peut-être qu'en pensant à Leo Tito ou à Somerset Wiffle vous offrirez au professeur une belle analyse spectrale ?

— Gérard ! Vous n'êtes jamais sérieux... protesta Lady Diana.

Et, avant que je puisse m'en rendre compte, elle m'entraîna devant la plaque de verre dépoli, m'enlaça brusquement de ses deux bras souples, se serra contre mon corps et mit sur ma bouche la fleur vivante de ses lèvres. Malgré moi, j'évoquai le baiser symbolique d'une plante de la jungle, d'une plante fantastique dont les lianes m'eussent enroulé et dont la fleur merveilleuse eût aspiré ma vie. Enivré par cette étreinte imprévue, étourdi par un plaisir qui me faisait presque regretter de ne l'avoir point goûté plus tôt, je lui rendis son baiser et je serrai plus fort contre moi ce corps ondoyant et mince ; j'allais, sans doute, murmurer des paroles inutiles quand un monosyllabe rude rompit le charme :



— Halte !

Il était sorti de la cabine noire, brutal comme un commandement d'*Oberleutnant* sur le champ de manœuvres de Tempelhof. Lady Diana dénoua son étreinte. Je fis un effort pour revenir à la réalité. Le professeur Traurig émergea de sa boîte d'étoffe.

— Je vous remercie, Lady Wynham, dit-il simplement. Le docteur Funkelwitz vous remettra tout à l'heure une épreuve de votre analyse. Pour moi, je suis à présent mieux renseigné sur les surprises, les réactions et les soubresauts de votre inconscient. Je puis vous dire entre autres détails que vous avez, depuis votre jeunesse, refoulé secrètement un besoin de richesse, de puissance, d'absolutisme... Vous êtes atteinte de la névrose de la perfection. Vous cherchez l'introuvable et comme Colomb, vous feriez le tour des passions humaines pour découvrir une Amérique peuplée de surhommes, dispensateurs de sensations et de bonheurs illimités. Maintenant Lady Wynham, asseyez-vous de nouveau dans ce fauteuil et contez-moi le songe qui vous a amenée ici.

Lady Diana obéit à la suggestion du professeur— était-il possible qu'on discutât les oukases de ce psychiatre tyrannique ! — et elle commença en ces termes :

— Je dois vous dire, d'abord, docteur, que d'ordinaire mes songes sont dépourvus d'intérêt. Comme toutes les femmes, je rêve assez souvent. Tantôt ce sont des cauchemars burlesques, tantôt des évocations érotiques. Le rêve que j'ai eu la nuit dernière, au contraire, n'est pas près de sortir de ma mémoire parce

qu'il présente une sorte de logique dans l'enchaînement des tableaux qui me fait lui attribuer la valeur d'une prémonition. Je me trouvais, comment, je ne sais, au milieu d'un paysage rouge... Je précise : complètement rouge... La terre, les herbes, les arbres, les feuilles étaient rouge vif. J'avais avec peine, parce que mes chevilles étaient entravées... Une chaîne... Ou une corde... Tenue derrière moi par un petit homme rouge aussi. C'était plus qu'un nain... un vrai lilliputien, haut d'un pied peut-être... Son chef, gros comme un œuf passé au minium, était coiffé d'un bonnet phrygien et, détail horrible, sa ceinture portait en guirlande cinq ou six têtes coupées... Je marchais difficilement sur la poussière carminée du chemin et toutes les fois que je voulais m'arrêter, un coup d'épingle dans les mollets m'obligeait à poursuivre mon calvaire. Tout à coup, un petit palais de cristal, telle une maison de poupée, se dressa devant moi... Un palais transparent comme un bocal, avec des tours minuscules et des portes aussi grandes que des trappes de pigeonnier. Des êtres que je ne voyais pas parlaient un langage inconnu dans les murailles de verre et ce brouhaha de voix aiguës ressemblait au ramage de vingt cacatoès derrière le grillage d'une volière. Le petit homme rouge m'ordonna de rentrer dans le palais. Mais comment eus-je pu pénétrer par cette porte étroite ? J'y glissai la main, le poignet, le bras jusqu'à l'épaule... Je fis des efforts désespérés pour aller plus loin ; et je pleurais de désespoir ; et le petit homme rouge me harcelait de coups d'épingle... Tout à coup ma main gauche,

celle qui était dans le palais de cristal, fut agrippée par d'innombrables mains de ouistitis qui tiraient sur mes doigts au point de les écarteler... Enfin, détail que je n'oublierai pas de longtemps, je sentis qu'on passait à mon annulaire une bague, une bague ronde et lisse, sans ornements, tandis qu'au même instant des lèvres invisibles déposaient un baiser sur la même main... Je frissonne encore en évoquant le souvenir de ce baiser invisible, glouton, péremptoire... un baiser qui m'inspirait de la répulsion et du plaisir... À ce moment-là, je dus pousser une sorte de râle, car je me réveillai en sursaut et fus fort surprise d'apercevoir à la tête de mon lit ma femme de chambre qui s'était levée. Je lui demandai ce qu'elle faisait là. Elle me répondit qu'elle était étonnée de me voir seule dans mon lit, étant donné les modulations du cri que j'avais émis. Je la congédiai ; je me rendormis et ne rêvai pas davantage cette nuit-là... Voilà, docteur, le cauchemar qui m'a hantée. Je suis un peu superstitieuse. J'en éprouve de l'inquiétude. Qu'en pensez-vous ?

Le professeur Traurig avait écouté scrupuleusement sa patiente. Il parla à son tour :

— Lady Wynham, depuis qu'Aristote a, le premier, étudié la valeur psychologique des rêves, d'innombrables savants l'ont imité. Les uns n'y ont vu que des réactions végétatives. D'autres les ont attribués à des causes psychopathiques plus ou moins plausibles. Pour ma part, je me contente de rechercher d'abord si un rêve donné est dû à des excitations cutanéomotrices ou s'il n'est que la réalisation déguisée d'un désir

réprimé... Voyons le cas qui vous intéresse... Je trouve dans votre cauchemar une altération du sens de la vue, puisque vous avez vu rouge ce qui est normalement vert. Il peut y avoir là une cause purement accidentelle, comme l'irritation produite par la dentelle de votre oreiller contre la paupière.

— Je ne dors pas sur des oreillers, docteur. Quand je me réveille, je les trouve sur le tapis, sous mon lit ou derrière ma coiffeuse.

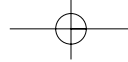
— Votre rêve présente aussi une déformation des dimensions normales. Ce rapetissement du monde extérieur peut être dû au fait que vous dormiez dans une chemise de nuit trop étroite.

— Docteur, fit observer Lady Diana avec un sourire imperceptible, je ne porte pas de chemise de nuit, la nuit... Je dors l'hiver en pyjama, sans le pantalon, et l'été, toute nue...

Les réponses de Lady Diana ne semblaient point troubler la sérénité méthodique de l'illustre professeur. Il continua :

— Je vois enfin dans votre hallucination érotique — ce baiser invisible et troublant — une excitation fortuite, due sans doute au rappel d'un plaisir sensuel ressenti la veille.

— Cela me paraît impossible, docteur, attendu que je suis rigoureusement chaste depuis le 7 mars dernier, jour où j'ai eu mon dernier tête-à-tête avec monsieur Somerset Wiffle, derrière les stores baissés de ma limousine, entre le palais de Westminster et son manoir de Hampton-Court.



— Alors, votre sensation onirique pourrait aussi bien être due à un désir causé par cette continence prolongée.

Le professeur Traurig avait réponse à tout. Mais ses explications ne semblaient pas satisfaire Lady Diana qui, avec un mouvement d'impatience, lui demanda :

— Enfin, docteur, je voudrais savoir la signification de mon rêve... Je vous remercie de chercher à en démêler les causes scientifiques ; mais ce qui m'intéresse, c'est d'en connaître le sens quant à mon avenir et à...

Le silence du professeur Traurig était de mauvais augure. Il s'était levé. Son regard impérieux se posa sur la patiente. Ses mains osseuses s'insinuèrent dans les deux poches de son pantalon et, suprêmement sarcastique, d'une voix brève, qui cinglait, il dit :

— Vous vous êtes trompée de porte, Lady Wynham. Si vous désirez connaître l'avenir d'après les rêves, il faudra vous adresser aux innombrables farceurs qui collaborent à la Clef des Songes pour le plus grand bonheur des modistes jalouses, des bourgeois romantiques et des douairières en état de ménopause...

Le professeur Traurig sonna et il ajouta, en saluant :

— Mes hommages, Lady Wynham. Monsieur le docteur Funkelwitz va vous reconduire et vous remettre votre analyse spectrale.

— Quel butor ! remarqua-t-elle à peine remise de son étonnement.

Lady Diana et moi nous passâmes dans le salon bouton d'or.

— C'est un grand savant, fis-je. Vous l'avez pris pour un somnambule extralucide.

— Dites, Gérard... Vous paierez la consultation au petit vieux.

— Oui.

Le docteur Funkelwitz parut. Il remit à Lady Diana une enveloppe qui contenait une épreuve radiographique et une notice écrite à la main. Je lui demandai discrètement si je pouvais lui remettre le prix de la consultation du maître. Il acquiesça :

— Certainement, monsieur.

— Combien ?

— Cinq mille francs français... ou deux cent cinquante dollars... ou soixante-cinq livres anglaises.

Je remplis un chèque – j'avais un carnet de chèques en blanc signés d'avance par Lady Diana – et je le lui remis. Deux minutes plus tard, assis à côté de ma compagne dans son cabriolet jaune d'œuf, j'ouvrais l'enveloppe et regardais curieusement l'analyse de notre fugitif frisson. Ma voisine se pencha vers moi, lorgna avec son face-à-main le ruban aux ombres alternées du spectre photographié et s'écria en riant :

— C'est ça, votre baiser, Gérard!... On dirait un « Suivez-moi jeune homme » détrempé par une averse !

Je lui montrai les lignes sombres entre les zones claires.

— Ici, Lady Diana, vous avez flanché... Là, votre potentiel voluptueux donnait mieux... Un type épatant, le professeur Traurig!... Montre-moi ton spectre et je te dirai si tu m'aimes.

Je plaisantais pour chasser de mon souvenir la délectable impression que m'avait laissée le baiser de Lady Diana. Mais j'avais compté sans son intuition.

— Vous avez l'air un peu troublé, Gérard... Pourquoi donc ?

— Ah ! ma chère Lady Diana... Avez-vous jamais goûté un entremets savoureux qu'un maître d'hôtel facétieux aurait aussitôt retiré de votre assiette ? Je suis ce convive infortuné.

— Si je vous comprends bien, Gérard, vous auriez aimé que mon analyse eût six cents mètres de long ?...

— Vous voulez dire six lieues marines !

— Qu'est-ce qui vous empêche d'y ajouter un béquet ?

— Mon *self-respect*.

Lady Diana me considéra en silence. Une flamme étrange luisait entre la lisière de ses paupières mi-closes. Tout à coup, elle tourna la tête vers la portière et déclara :

— Pour être un gentleman, vous n'en êtes pas moins un imbécile... parce que moi aussi je n'aime pas rester la cuiller en panne, devant une crème évanouie... Ce soir, j'irai terminer mon dessert.

— George Wobbly ? Leo Tito ? Somerset Wiffle ?

— Monsieur Quelqu'un...

II

Né Gérard Dextrier, promu prince Séliman pour l'amour d'une belle Yankee, je suis à présent le secrétaire d'une pairesse britannique, non point par intérêt, mais par désœuvrement.

Mon mariage avec Griselda Turner, mon aventure dramatique avec sa belle-fille, le refus de ma femme de me pardonner une infidélité non consommée, avaient ébranlé mon équilibre moral. J'avais quitté New York, le cœur blessé, l'âme battue, avec un parchemin dans ma poche qui me conférait légalement le port d'une couronne fermée, et cinq mille dollars qui constituaient toute ma fortune personnelle. Quand on a cinq mille dollars, on peut gagner un million au baccara, mettre une couturière dans ses meubles ou acheter des cornues pour la faculté des sciences. Mais j'étais si las que je ne me sentais même pas capable de gaspiller mon avoir en beauté. Le souvenir de Griselda me hantait. J'étais heureux de fuir une femme si cruelle et malheureux de ne plus goûter la saveur de ses baisers.

Je débarquai à Londres, vers la mi-octobre. L'automne était sec et les arbres des squares doraien leurs dernières feuilles aux feux éteints d'un soleil sans éclat. Solitaire